

BIOGRAPHIES & MYTHES HISTORIQUES

LES DUCS DE BOURGOGNE

Jean-Pierre Duteil



ellipses

LES FONDATEURS : PHILIPPE LE HARDI ET JEAN SANS PEUR

Philippe, le quatrième fils du roi Jean II le Bon et de Bonne de Luxembourg, est né le 17 janvier 1342, jour de la Saint Antoine. Il manifestera durant toute sa vie une dévotion particulière vis-à-vis de ce saint, lui sacrifiant autant de porcs gras qu'il y a de membres vivants dans sa famille.

D'après la tradition la plus répandue, Philippe aurait reçu son surnom lors de la bataille de Poitiers, en 1356. C'est en particulier la version célèbre du chroniqueur italien Villani, transmise par Froissart. Poitiers est un épisode essentiel de la guerre de Cent ans : cette victoire anglaise marque la suprématie des archers du roi Édouard III sur une chevalerie française mal organisée. Le roi Jean II lui-même, avide d'exploits militaires et de panache, s'est jeté dans la mêlée sans souci des conséquences de sa propre disparition. Fait prisonnier, il prive la France de son roi et l'oblige au versement d'une énorme rançon. Philippe, qui n'est alors qu'un adolescent, avait tenté de protéger son père en lui prodiguant des conseils de prudence ; « Père, gardez-vous à droite ! gardez-vous à gauche... ». Après cette journée désastreuse pour la monarchie française,

le jeune homme partage la captivité de son père en Angleterre. Cet épisode n'est nullement désagréable pour le roi, ni pour son fils ; ils sont pratiquement libres, fréquentent la cour et l'aristocratie londonienne, et tout cela se termine après la signature du traité de Brétigny en mai 1360. Philippe, désormais le fils préféré de Jean II, donne toutes les preuves d'un caractère bien trempé. C'est un féodal, qui n'hésite pas à rappeler ses droits et ceux de son père : alors que les deux prisonniers sont en compagnie d'Édouard III et se disposent à boire, il frappe l'échanson qui sert d'abord son roi en lui disant : « qui t'a appris à servir le vassal avant le seigneur ? » pour lui rappeler que le roi d'Angleterre est vassal de Jean II. Édouard III ne semble pas lui en avoir tenu rigueur, estimant que l'honneur féodal commandait cet acte.

Le séjour en Angleterre s'est donc plutôt bien passé pour les deux prisonniers mais le traité de Brétigny, lui, est désastreux pour le royaume. Si Édouard III renonce au titre de roi de France, il veut en revanche s'adjuger en pleine souveraineté une vaste partie du Sud-Ouest : Saintonge, Angoumois, Poitou, Limousin, Périgord, Tarbes et Bigorre, pays d'Agen. La rançon du roi, diminuée par rapport à celle qui avait été exigée un peu plus tôt, reste énorme. Elle se monte à trois millions d'écus d'or ; un premier paiement de 600 000 écus précède la libération des prisonniers, le reste devant être versé en six échéances successives de 400 000 écus chacune. Édouard III avait laissé tomber ses prétentions sur la Touraine, l'Anjou, le Maine, la Normandie, ainsi que l'hommage qui lui serait dû sur la Bretagne et la Flandre. En revanche, il exige des otages : trente-sept grands seigneurs et bourgeois, et surtout le duc d'Orléans, frère du roi, ainsi que ses trois plus jeunes fils doivent prendre le chemin de Londres.

Rentré en France, Philippe reçoit la Touraine en apanage dès l'année 1360. Jusque-là, il avait été sans terre. La coutume française de l'apanage permettait aux rois de donner à leurs fils un fief important destiné à soutenir leur train de vie. Ce fief est concédé à titre héréditaire mais doit faire retour à la couronne si la lignée mâle qui en est bénéficiaire s'éteint.

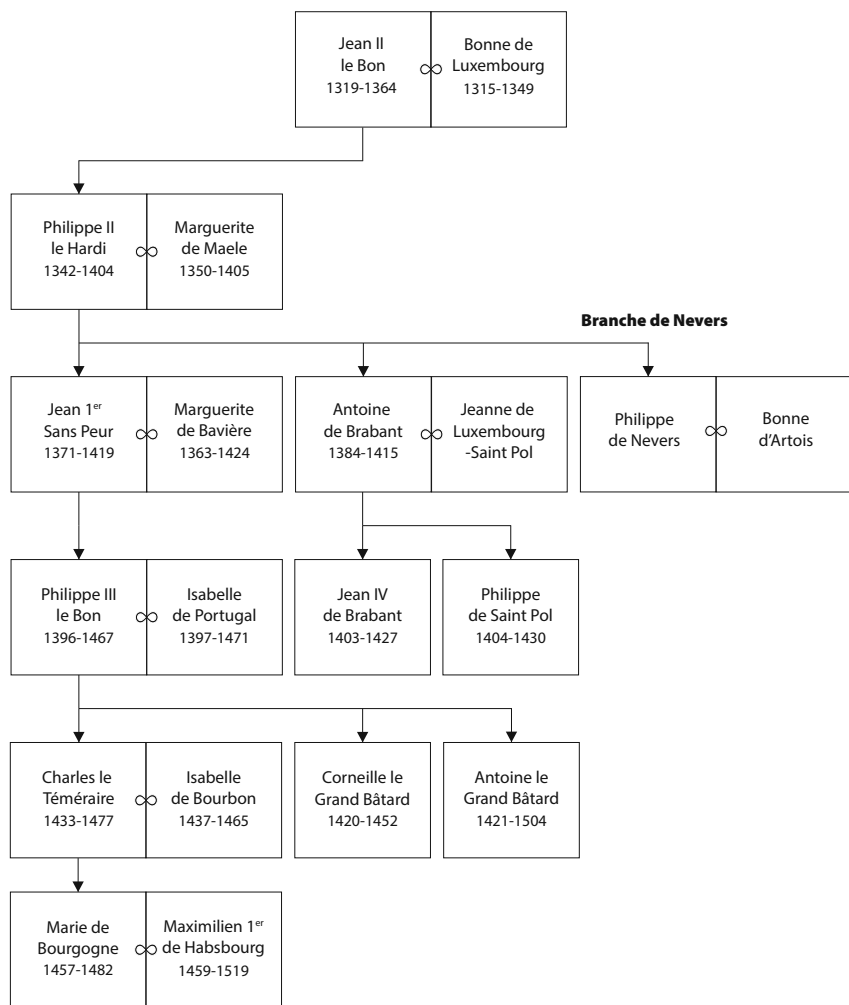
Revenu en France, le roi Jean II multiplie les maladresses dans un pays dont l'économie est mise à mal. Chevalier impulsif, Jean le Bon n'a guère de sens politique. Il se rend à Avignon pour solliciter d'Innocent VI

une aide financière afin de rembourser sa rançon, et voudrait marier Philippe le Hardi à Jeanne de Naples. Mais lorsqu'il arrive à Avignon, Innocent VI est mort et a cédé sa place à Urbain V, qui lui est moins favorable. Les deux projets échouent. En 1363, Urbain V veut envoyer Jean II en croisade contre les Turcs à l'appel du roi de Chypre, Pierre I^{er} de Lusignan. L'affaire tourne court et Jean le Bon préfère repartir pour Londres en janvier 1364 afin de renégocier le traité de Brétigny. Son pays, ruiné, est mis en coupe réglée par les grandes compagnies ; il laisse son fils aîné, le futur Charles V, régler la situation, ce qu'il a commencé à faire en stabilisant la monnaie et mettant en place la politique des apanages.

La mort inattendue de Philippe de Rouvres avait amené Philippe à suggérer au roi d'échanger, en quelque sorte, la Touraine contre la Bourgogne. Cette idée est acceptée et, lorsqu'il retourne en Angleterre, Jean II dépose entre les mains du chancelier de Bourgogne Philibert Paillart les lettres de donation du duché de Bourgogne au duc de Touraine. Il lui commande de ne les remettre qu'après sa mort. Jean II meurt le 8 avril 1364 à l'hôtel de Savoie à Londres et son fils Charles, devenu le roi Charles V, confirme à Philippe la possession de ce duché ; en même temps, il est institué duc et premier pair de France, avec la possession de l'hôtel de Bourgogne, situé à Paris, par acte du 2 juin. Philippe peut faire son entrée solennelle à Dijon, le 26 novembre 1364 et là, en l'église Saint-Bénigne, il fait lire la donation, en donne copie à la ville de Dijon puis renouvelle les privilèges de la ville et du duché en faisant le serment de les conserver.

Le premier des ducs Valois de Bourgogne est bien connu, au physique, par plusieurs portraits et surtout par la statue qu'a réalisée Claus Sluter au portail de la chartreuse de Champmol. Ses traits sont très accentués, avec un nez proéminent et une tendance au prognathisme que l'on retrouve chez plusieurs de ses descendants et qui a été maintes fois relevée par les historiens au cours du temps pour en faire une caractéristique des Maisons de Bourgogne puis de Habsbourg. Ses traits accusés, ses cheveux bruns, expliquent le jugement lapidaire de Froissart qui le décrit comme « noir homme et laid ». Mais cela ne l'empêche pas d'être séduisant, ce

qu'il doit à ses qualités d'affabilité, d'ouverture, de sens de la décision aussi. Christine de Pisan a pu dire de lui qu'il était de « souverain sens et conseil ».



Maison de Habsbourg

LA BOURGOGNE UNIE À LA FLANDRE

Philippe le Hardi aimait à être entouré de ses proches, en particulier de sa femme Marguerite et de ses enfants, envers qui il semble avoir éprouvé une sincère affection ce qui était loin d'être la norme dans les milieux de cour de cette époque. Par ailleurs, il est bien de son temps. C'est un guerrier, qui aime les grands espaces, la chasse, les tournois, le jeu de paume mais aussi les dés et les diverses formes de représentations théâtrales qui se pratiquent alors. Comme beaucoup de souverains et grands seigneurs du ^{xiv}^e siècle, il apprécie les constructions et le faste ; en Bourgogne, il fait figure de mécène et aime à réunir une cour assez réduite mais brillante autour de lui.

Par rapport au duché de Bourgogne, Philippe le Hardi mène rapidement une campagne contre les bandes de « routiers » qui dévastent alors la région. Entre 1363 et 1369, les chefs des grandes compagnies sont revenus de l'ouest et se livrent au pillage systématique des riches campagnes bourguignonnes, ce qui est devenu leur manière de survivre lorsque s'interrompent les périodes de combat de la guerre de Cent ans. Parmi les routiers se trouve bon nombre de sujets du roi d'Angleterre, Anglais et surtout « Gascons » du duché d'Aquitaine. Ils multiplient les actions contre les campagnes bourguignonnes mais ravagent aussi la Beauce et les environs de Chartres.

Contre eux, Jean le Bon avait envoyé ses meilleurs chefs militaires mais les routiers s'étaient simplement déplacés. Philippe mène l'action avec l'aide de ses baillis, puis celle du maréchal Boucicaut et du comte de Sancerre. Les dégâts sont importants à Autun, où le château a été occupé et, à cette occasion, le duc doit mobiliser une armée de 20 000 hommes. Philippe réussit finalement à faire fuir les routiers et parvient de cette manière à s'imposer dans l'ensemble des pays bourguignons.

Bien installé dans le duché, Philippe veut lui adjoindre la Comté, actuelle Franche-Comté. Ce fief avait été séparé du duché lors du traité de Verdun en 843. Il faisait partie au milieu du ^{xiv}^e siècle des terres de Marguerite de France, et le roi Charles V voulait le récupérer pour la couronne.

Les alliances matrimoniales constituent alors le moyen privilégié de réunir des territoires. Philippe pourrait se marier à l'ancienne fiancée de Philippe de Rouvres, Marguerite, la fille du comte de Flandres Louis de Maele. Elle est l'héritière de nombreuses terres belges et de fiefs qui restent alors contrôlés par sa grand-mère : Artois, Comté, Nivernais. Mais Louis de Maele estime que le projet de mariage de sa fille a été gâché par la mort prématurée de Philippe de Rouvres, et il n'a pas refusé la proposition venue d'Angleterre d'un mariage avec Edmond de Langley, fils d'Édouard III. Louis de Maele est en fait très favorable à un mariage anglais.

Charles V a eu vent de ce projet et en a compris le danger. Les grandes villes productrices de draps de Flandre : Gand, Furnes, Hondschoote, Armentières, Lille, conservent des liens avec la France mais ont un besoin vital de la laine anglaise. Édouard III menace de réduire au chômage les métiers flamands en interdisant la sortie des laines de son royaume. Alors Charles V a recours au pape Urbain V pour lui demander de révoquer les dispenses ecclésiastiques nécessaires pour que le mariage entre Edmond de Langley et Marguerite soit possible : en effet, les jeunes gens sont cousins à un degré prohibé par l'Église et, à ce titre, le pape interdit aux clergés de France et d'Angleterre de procéder au sacrement de mariage.

Charles V est persuadé que le meilleur moyen d'éviter la mainmise anglaise sur la Flandre serait de transmettre l'héritage des comtes de Flandre à la monarchie française. Mais Louis de Maele s'oppose au projet de mariage français. Il est anglophile et la diplomatie anglaise n'a pas grand mal à l'influencer. C'est Marguerite de France, la grand-mère de l'ex-fiancée de Philippe de Rouvres, qui finit par emporter cette décision. D'après Barante, dans une scène digne de la tragédie grecque, elle aurait menacé son fils de se trancher le sein et de le déshériter. Après cet épisode dramatique de l'*Histoire des ducs de Bourgogne de la Maison de Valois*, Louis de Maele accepte finalement d'accorder la main de sa fille à Philippe le Hardi. Le degré de parenté entre Marguerite et Philippe était le même qu'avec Edmond de Langley ; le pape d'Avignon accepte pourtant le projet de mariage. À la différence des souverains anglais, les Capétiens sont favorables au pape d'Avignon.

La promesse faite par Louis de Maele ne l'empêche nullement de négocier de manière très serrée avec Charles V. Le roi doit restituer une partie de la Flandre wallonne, plus précisément les châtelainies de Lille, Douai et Orchies qui avaient été acquises par Philippe le Bel ; ce qu'il accepte. Le mariage a lieu en grande pompe à l'église Saint-Bavon de Gand, le 19 juin 1369. C'est une véritable opération de communication, où Philippe le Hardi multiplie les dépenses de prestige. Il vide sa trésorerie au point de mettre en gage à Bruges ses propres joyaux, qui seront finalement vendus par Enguerrand de Coucy, pour pouvoir rentrer en Bourgogne.

LA REPRISE DE LA GUERRE DE CENT ANS

Charles V voudrait obtenir la révision du traité de Brétigny, et cette exigence va provoquer le retour des hostilités avec l'Angleterre. Le roi décide de rappeler Du Guesclin, parti en Castille installer sur le trône Henri II de Trastamare, favorable à la France. Le connétable se trouve désormais entouré des trois frères de Charles V, Louis d'Anjou, Jean de Berry et Philippe de Bourgogne. Ce dernier consacre tout son temps à la lutte contre les Anglais, tandis que la Bourgogne se trouve confiée à son gouverneur, Eudes de Granay. Charles V a en vue un projet de débarquement en Angleterre, et Philippe serait le chef de cette armée d'invasion. Pour cela, le roi commence à rassembler des navires à Honfleur. Philippe vient camper avec son armée en Artois, à Hesdin, Montreuil, Saint-Pol ; les Anglais se retirent provisoirement.

Lorsqu'il revient sur ses terres, le duc essaie d'aplanir les divisions entre les familles de l'aristocratie bourguignonne : il invite par exemple les Rougemont et les Blaisy à se réconcilier, en 1371, après un attentat. L'année 1371 voit aussi la naissance de Jean, le futur Jean sans Peur. Mais la guerre est comme toujours onéreuse et le duc essaie de défendre la Bourgogne contre l'impôt royal. Installés à Rouvres, le duc et la duchesse n'en ont pas moins un train de vie fastueux. Trois officiers sont alors établis pour les dépenses de la Maison ducale, conçue sur le modèle royal : un pour les chevaux et l'achat de bijoux ou cadeaux, un pour les

dépenses proprement domestiques et le troisième pour les réparations et les vignes. Mais Philippe est obligé, même en Bourgogne, de se déplacer souvent : un conflit d'autorité l'oppose à l'évêque d'Autun, portant sur l'étendue de la justice. Lors de ses absences prolongées, la régence est laissée à la duchesse.

À la fin de 1371, Philippe part de Chalon-sur-Saône pour rejoindre Jean de Berry à Clermont. Puis tous deux essaient de sauver la forteresse de Montpont, assiégée par les Anglais en Périgord. Mais ils n'ont pas le temps de l'atteindre avant sa capitulation. En 1372, Philippe le Hardi a rejoint Du Guesclin et Olivier de Clisson en Poitou, et contribue à prendre plusieurs places. Il rentre à Paris avec des prisonniers, dont Jean de Grailly, captal de Buch.

Le duc de Bourgogne a décidé de rester sur le flanc gauche des troupes de Lancastre pour gêner leurs mouvements : et, en effet, l'ennemi doit obliquer vers le sud-ouest, vers le Limousin puis le Périgord et la Guyenne, alors qu'il avait l'intention de se diriger vers l'ouest et le Val de Loire. Se suivant, les deux adversaires achèvent leur course, épuisés, au niveau de la Gironde. Ils décident alors de faire une trêve, que l'intervention du pape rend possible : c'est chose faite lors de la conférence de Bruges, en 1375. Le duc de Bourgogne y dirige la délégation française, alors que Du Guesclin vient de mourir, en Lozère, lors du siège de Châteauneuf-de-Randon.

La trêve est de courte durée. En 1377, la guerre reprend avec, du côté anglais, une chevauchée désormais dirigée par le comte Thomas de Buckingham, le plus jeune des fils d'Édouard III. Son but est d'atteindre et occuper la Bretagne depuis Calais, d'où il part en juillet 1380. Lui aussi est gêné par Philippe, qui utilise la tactique de Du Guesclin : éviter les batailles rangées, harceler l'ennemi pour qu'il infléchisse sa route. Buckingham se trouve obligé d'obliquer vers l'est, vers Laon puis Troyes qu'il trouve occupée par le duc de Bourgogne, refusant de livrer bataille, ce qui fait partie de sa tactique car il préfère fatiguer l'adversaire sans lui donner l'occasion d'une victoire. Les Anglais repartent donc vers l'ouest, passant par Sens puis la vallée de la Loire. Ils finissent quand même par arriver en Bretagne alors que Philippe est informé de l'agonie puis de la mort du roi Charles V.